

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philibert SECRETAN

Actes violents et pensée violente

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 8-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Actes violents *et pensée violente*

I.

L'homme est naturellement violent. Cette proposition un peu massive signifie qu'entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, se rapportent des forces qui, lorsqu'elles vont jusqu'au bout d'elles-mêmes, sont capables d'anéantir. Mais ne voir dans la violence que le côté de la destruction, c'est proprement ignorer que cet extrême ne se présente que dès lors où l'homme ne mesure plus l'usage de la force à un but, et n'agit donc plus selon un intérêt bien compris. Il a pu être nécessaire de détruire des forêts pour que l'homme puisse s'installer sur des terres défrichées et y asseoir des communautés stables. Et lorsqu'il s'agit des relations humaines, on voit bien la nécessité d'user de quelque force pour contraindre les tendances asociales à se plier à un ordre commun. Il n'y a pas de vie sociale sans contrainte. On conçoit ainsi que l'excès de la force soit violence, mais qu'endiguer la force, la mesurer à des besoins réels, à des intérêts effectifs, ne va pas sans recours à la force. Force et mesure vont de pair parce que la force, à l'état brut, tend « naturellement » à atteindre à l'extrême de son effet. Nous discernons donc dans la force un aspect de **violence** et un aspect de **puissance**. Tous les appels à la « modération » sont des appels à user de la puissance contre la violence. Dans l'ordre social, la police ne devrait être que l'institution modératrice revêtue de la force. Mais il appartient à chacun d'être d'abord, à l'égard de lui-même, sa propre police.

Tout ce qui s'impose ainsi à l'observation et à la réflexion s'est formulé à travers des siècles, en terme de **passion** et de **raison**. Le passionné est violent, le raisonné — qui s'est mis, ou qui a été « mis à la raison » —

a subi la force modératrice en laquelle la raison manifeste son efficace pratique.

Cette doctrine, nourrie d'expériences que chacun de nous a pu faire, laisse pourtant dans l'ombre ce qu'il y a peut-être de plus inquiétant dans la violence. A savoir que la violence peut non seulement être organisée rationnellement, mais procéder de la raison elle-même.

Nous abordons ainsi au paradoxe de la raison à laquelle nous attribuons le pouvoir de mesurer la force (c'est ce que signifie la tempérance) **et** que nous savons engendrer la violence. Ce paradoxe met évidemment au défi une éthique construite sur le présupposé que la **raison** est par elle-même capable de dominer les **passions**. C'est ce défi qu'il nous faut ici relever.

II.

Cette violence qu'engendre la raison — mais quelle raison ? — nous l'appellerons la **terreur**. Et s'interroger sur la terreur et le terrorisme, c'est nécessairement se demander quelles transformations l'idée de raison a subies pour se poser en principe et justification de la terreur.

Telle, en effet, est l'énigme terrifiante à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés. Le terrorisme est un phénomène **moderne** ; il procède d'une rupture très profonde de la conception traditionnelle de la raison. Mais en lui devient manifeste une « donnée » très ancienne que peut-être cette tradition a fini par occulter, il n'est évidemment pas recommandé, lorsqu'on traite d'un sujet, de remonter à Adam et Eve — c'est-à-dire de s'embarrasser de mille considérations préliminaires. Notre problème, toutefois, nous conduit d'une manière très directe à l'un des aspects les plus controversés du récit de la *Genèse*. A savoir au thème de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Cet arbre du Paradis est marqué d'un interdit, et en interprétant cet interdit comme la manifestation de la volonté de Dieu de maintenir l'homme dans l'ignorance du bien et du mal, on aura tôt fait de démontrer que c'est précisément en transgressant cet interdit « infantilisant » que l'homme a pu naître à la conscience, à la raison et à la civilisation.

Cette interprétation n'est évidemment pas recevable. Reste néanmoins la tâche d'en proposer une autre. Je verrais, pour ma part, dans le symbole de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, celui de la puissance (arbre = vie = puissance) de juger (connaissance = jugement) c'est-à-dire de séparer le bien du mal. Or, cette puissance est celle de Dieu-Juge tel qu'il se manifeste au Jugement dernier. Attenter à cette prérogative (= manger du fruit) c'est, de la part de l'homme, se donner un droit de **juger** donc de s'arroger une prérogative de Dieu. Le « tu ne jugeras pas » de l'Evangile, de même que la parabole du bon grain et de l'ivraie, vont dans le même sens.

Il faut donc se demander quelle est, en l'homme, la faculté la plus proche de ce pouvoir « absolu » de dé-cision, de séparation. Cette puissance, proprement et naturellement humaine, est la **raison** dans sa capacité de discerner le vrai du faux. Or, cette puissance s'exerce sur la raison elle-même : si l'homme est capable d'énoncer des propositions, soit vraies soit fausses, — c'est à l'homme lui-même qu'incombe la tâche de les « séparer ». Cela n'est évidemment possible que si ces propositions sont parfaitement claires. Devant une proposition confuse, je puis et dois suspendre mon jugement et me refuser à un jugement précipité. Descartes a dit là-dessus des choses essentielles.

Or, que s'est-il passé pour que la raison devienne source et justification de la terreur ? « Simplement » ceci — et c'est un des foyers du mystère du mal — que l'homme a assimilé ce pouvoir naturel de discerner le vrai du faux à la puissance de séparer les bons des méchants, le vice de la vertu, et d'exercer ce pouvoir sur le terrain de sa responsabilité **politique**, c'est-à-dire dans l'espace de puissance qui lui est confié. Lorsque la discrimination morale se fait dans la « froide » lumière de la logique, non seulement la puissance se refroidit et se concentre dans la guillotine — née d'un souci d'hygiène et de science —. Mais elle cherche en plus à se justifier en exigeant de tout un chacun qu'il apporte la **preuve** de sa « vertu » ; le modèle qui prévaut est celui qui vaut en logique : toute proposition doit contenir la preuve de sa validité. L'instruction — et, au besoin, la torture — deviennent alors les équivalents de l'examen logique de propositions à juger comme vraies ou fausses.

On voit ainsi que la logique, isolée, purifiée, établie comme le code absolu du discernement du vrai et du faux, vient contaminer l'exercice

difficile et nuancé de l'organisation d'une société où croissent ensemble le « bon grain » et « l'ivraie ». Cette contamination fait l'essentiel du terrorisme, à la fois logicien et justicier. Liant le glaive de la Justice au déroulement d'une logique imperturbable, conduite à ses conséquences extrêmes, la terreur rêve d'une société de « purs » qu'une parfaite égalité maintiendrait dans la transparence « abstraite » qui enchante le mathématicien.

Autant dire que la raison terroriste tire l'essentiel de ses ressources d'une séduction de l'intelligence à la pure formalité des raisonnements simples. Et, ainsi séduite, l'intelligence est vidée de ce qui fait sa puissance à tempérer les passions. La terreur n'a plus de frein. Toutes nuances bannies, toutes hésitations répudiées comme faiblesses, la raison se donne pour espace d'application une géométrie sociale où la planification rigoureuse des consciences fournit le critère du vice et de la vertu. C'est en définitive le système qui fait la vertu, alors qu'il paraissait que la vertu fût la raison du système.

Demanderait-on si ce n'est pas là une vue de l'esprit, il faudrait bien répondre que non. Cette logique de la terreur a ses théoriciens et sa pratique. Mais la pratique est inexplicable si l'on ne remonte à sa source.

III.

Il ne suffit pourtant pas de remonter à l'abstraction — à ces sommets où la raison opère en milieu raréfié et transparent. Cette abstraction ne révèle sa puissance terrible que lorsqu'elle se propose comme l'au-delà utopique des vicissitudes de l'Histoire où se mêlent inextricablement le bien et le mal, le vice et la vertu. Le « nulle-part » de l'utopie consonne efficacement à cet au-delà de l'Histoire en lequel il faut reconnaître la caricature de l'Au-delà par quoi nous sommes tentés de désigner le Royaume de Dieu. Autant dire que la conscience chrétienne doit se savoir responsable de ce qui se trame du côté de la raison. Non pour en diriger le travail, mais pour l'interroger sur l'idée qu'elle se fait d'elle-même ; et, d'une certaine manière, pour l'inciter à l'effort critique qu'elle doit s'imposer à elle-même.

Il est certes juste et nécessaire, devant le terrorisme montant — que ce soit le terrorisme de la rue ou le terrorisme des salles de torture — d'en appeler aux Droits de l'homme et de mobiliser l'opinion internationale. L'éthique a ici à peser sur le politique.

Mais qui dénonce aujourd'hui le montage de mécanismes de pensée et d'expression linguistique où le vague du sentiment se fige dans des oppositions tranchées et sans nuances ? Ce que la psychologie a mis en évidence comme la polarité plaisir-déplaisir a tôt fait de se manifester dans une logique discriminatoire et dans une action qui croit porter au concret un schématisme abstrait.

Qui ose encore dénoncer — dans un monde où la terreur tente de venir à bout de la liberté — les propagateurs d'une forme terroriste de la raison ? Qui oserait affronter le reproche d'être lui-même un terroriste puisqu'il s'attaque à des hommes libres de penser comme bon leur semble ?

Tel est le piège que nous tend un monde qui a fait coïncider la liberté avec le droit de penser contre la liberté. S'il est vrai que nulle loi ne saurait sanctionner cette « pensée terroriste », il n'en reste pas moins du devoir exprès des intellectuels de lier leurs références aux Droits de l'homme à une méditation sur les conditions de l'intelligence de l'homme.

Ce n'est que dans ce devoir de noblesse que la philosophie regagnera l'estime de ceux qu'accablent et le mépris des bourreaux et l'indifférence des « esprits libres ».

Philibert Secretan